

Journal de bord.
Octobre 2015
ZAD ICI AUSSI - le Pommier.
Garçon Solide

Garçon Solide, Jean-luc de son prénom, est mort deux fois.

Il habitait à Notre-Dame-des-Landes, 65 ans, né à Sautron à quelques kilomètres de là, ni agriculteur, ni militant, ancien maçon, homme à tout faire, grand bricoleur. Il n'occupait que la moitié de sa maison qui jouxtait le magasin Terrena à la sortie du bourg, l'autre moitié étant restée le territoire de son frère, ancien réparateur de postes de télévision. Bon nombre d'appareils n'avaient pas trouvé de débouché et jonchaient ce qui avait dû être autrefois le salon. Le frère ne venait jamais. JL vivait essentiellement dans la cuisine et bricolait absolument tout, quand il pouvait encore le faire, dans un garage parfaitement rangé et équipé, sans le moindre espace vide, une caverne d'Ali-Baba de professionnel.

Jean-Luc n'était pas pauvre. Il vivait d'une bonne retraite, sans doute, et malgré tous ses problèmes de santé, il essayait d'en profiter : il avait acheté une nouvelle voiture dont il ne maîtrisait pas toujours l'électronique et des volets roulant électriques dont il nous avait fait fièrement la démonstration. Il échappait toujours au pire, se relevait des attaques et de multiples opérations, ce qui lui valait ce sobriquet de « Garçon solide ». Au bar tabac du bourg, c'était la blague récurrente. Avec tout ce que tu as passé, tu es encore là, tu vas donc rien nous laisser ?

La première fois que j'ai rencontré JL, c'était autour d'un problème de pompe à eau dans le puits de la maison du Tertre que j'occupais avant les expulsions d'octobre 2012. JL apparaît dans le film sur la maison. Spontanément il m'a raconté toute l'histoire de la cuisinière à bois qui était passée par plusieurs lieux avant d'arriver au Tertre. Il s'est fait une joie de me transmettre toutes les utilisations possibles de la cuisinière qui ne servait pas seulement à cuire mais aussi à chauffer la pièce à vivre, les pieds des vieilles dames grâce à des briques sorties du four qui devaient être mouillées puis entourées d'un linge, sans parler des braises qui allaient dans un récipient en terre chauffer les lits.

JL avait connu tout ça et très bien cette cuisinière.

JL venait faire un tour, nous racontait ses aventures médicales

en prenant son temps, toujours ponctuées de « de-dieu », fumait comme un pompier et commençait juste à lésiner sur l'alcool. Sans faire vraiment partie des « habitants qui résistent¹ », il aidait à sa mesure les squatteurs de la ZAD. En tous cas, il a accepté de garder des outils, les hortensias en pot qui avaient déjà vécu un déménagement et la brouette du Tertre, avant le débarquement des GM.

Après mon expulsion, je suis revenue m'installer plusieurs mois plus tard de l'autre côté de la ZAD, à l'extrême est. Je suis allée chercher les fleurs et les outils et j'ai invité JL à passer dans mon nouveau lieu.

Quand JL venait, et il semblait à l'aise au milieu du bric-à-brac sans mur que constituait alors un tout début de cabane, il lui arrivait de ne pas sortir de sa voiture avant un moment. Il s'endormait au volant, heureusement à l'arrêt.

Il continuait à raconter des histoires sur ses maladies, comme des blagues, en laissant de plus en plus de place au suspense et aux « de-dieu ». La plus drôle dont je me souviens est celle qui le met en scène en train d'avoir une crise cardiaque dans la salle d'attente d'un cardiologue.

JL ne marchait plus, il titubait, et manquait souvent de tomber dans les drains déjà cachés par les herbes qui entouraient la cabane. Pourtant la peur de mourir l'avait finalement fait arrêter de boire.

Problème d'artères. Je lui faisais goûter des tisanes qu'il trouvait toujours poliment à son goût. Il ne les buvait jamais entièrement.

JL n'aurait pas dû conduire, cela lui était interdit, il avait eu des accidents mais il ne se décidait pas à prendre son nouveau vélo électrique pour venir jusqu'à La Noé Bernard, lui qui avait pratiqué le vélo de course dont deux beaux spécimens étaient suspendus dans son garage. Une amie, qui l'a bien connu lorsqu'elle était enfant, m'a raconté que, lors de beuveries, il avait coutume de faire le poirier et d'avancer sur les tables dans cette position. Il ne s'en est jamais vanté.

Un jour que nous étions venues, ma future remplaçante et moi, pour réparer des vélos, JL nous fit un exposé complet de tout ce qu'il était obligé de faire pour son diabète. Il tenait un carnet, plus tellement à jour, qui était censé répertorier toutes les mesures qu'il devait effectuer sur lui-même, les cachets qu'il devait prendre et les piqûres qu'il devait s'administrer.

¹ Les « habitants qui résistent » sont les personnes qui ont appelé à l'occupation de la zone, qui est ainsi devenue la ZAD, suite à la semaine résistance et au Camp Climat qui ont eu lieu en août 2009 sur la commune de Notre Dame des Landes. Ils ont aidé les squatteurs à s'installer, en réhabilitant notamment la maison du Tertre qui avait été vendalisée par un commando de L'Aviation Civile »

Sa lassitude qui s'exprimait par une avalanche de « de-dieu » était notable. Pour ne rien oublier, il alla chercher une grosse seringue rouge. Il constata avec nous qu'elle était périmée depuis des années. C'était, nous dit-il, en cas d'urgence. « De-dieu ».

Il ne manifesta pas le désir de la remplacer d'« urgence ».

Garçon Solide n'était plus ce qu'il avait été.

Il venait de plus en plus souvent à la Noé Bernard et exprimait sa joie de nous raconter des histoires à l'ombre du chêne sur de rudes bancs gravés de 1938 récupérés à la déchetterie. Il faisait son numéro au ralenti devant un nouvel auditoire féminin punck-dreadeux qui était tout ouïe et partageait avec lui une complicité insolite.

Puis, un jour, il me demanda si j'aimais les anguilles, ravi de mon approbation, il m'invita dans un restaurant au bord du canal de l'Erdre dont c'était la spécialité. Jamais notre relation n'avait été si loin. J'acceptais et sentis combien cela lui faisait plaisir. Nous étions installés dans ce restaurant routier à l'écart des routiers bruyants dans une salle absolument vide. Il avait un pansement plein de sang sur le menton, un raté. Quand j'appris par téléphone que ma cabane était en train d'être vandalisée, je dus abréger à regret notre repas même si mon intervention était déjà inutile.

Avant mon départ de la ZAD, je l'invitai à déjeuner avec Jacques, un voisin agriculteur qui m'avait aidée lors de mon installation à l'Est. À lui aussi je proposais des tisanes. Il vivait avec une télécommande dans la poche, et une puce sous-cutanée au niveau de la poitrine. Son alcoolisme à lui l'avait conduit à fermer son exploitation.

Nous attendions JL tous les trois, C, ma remplaçante éminente, Jacques et moi.

Mais JL ne venait pas et ne répondait pas au téléphone. Je me décidai à aller voir chez lui. Quand j'arrivai et vis sa nouvelle voiture devant la maison, ses nouveaux volets fermés, j'eus une mauvaise intuition. Après avoir frappé à la porte puis tambouriné un peu partout, j'aurais pu relever les volets en forçant un peu car j'avais pu constater que le système ne fonctionnait pas bien, ouvrir, en bonne squatteuse, un accès. Je ne fis qu'appeler les pompiers qui arrivèrent au bout de 30 minutes et eurent raison des volets en un rien de temps.

Ce qu'ils firent ensuite, après être rentrés, je ne peux rien en dire à part qu'ils m'interdirent l'accès à la maison. Je m'insurgeai auprès du planton debout, jambes écartées, devant la baie vitrée. Il me dit que c'était mieux ainsi et que je ne

pouvais rien faire. Je m'entendis lui parler d'amour. Qu'est-ce que vous en savez ? De ce que peut l'amour ? Au bout d'un temps qui me parut très long, le chef pompier m'informa qu'ils attendaient le Samu afin que JL soit technicisé...

Je lui fis répéter le mot et réitérai mes demandes d'explication. Je n'allais pas tarder à avoir une idée de ce que cela voulait dire.

JL m'apparut sur un brancard, dans le salon, de l'autre côté de la baie. Le médecin du Samu m'invita enfin à rentrer, je pus lui caresser la main déjà perfusée et lui fis un baiser sur le front. Ensuite, voyant les médecins s'activer, je me remis à distance derrière la vitre et assistai au spectacle de la technicisation. Un tube rentrait et sortait de sa gorge poussé violemment par le médecin. À chaque mouvement le tube se couvrait un peu plus de sang. Puis le tube finit par rentrer et JL se trouva branché de toutes parts.

Il partit vers l'hôpital.

Mon départ de la ZAD était éminent. Je téléphonai à son frère. Impossible d'aller visiter JL, il était en réanimation et avait été mis en coma artificiel. Quelques jours après mon départ j'appris qu'une batterie d'examens n'avait pas permis aux médecins de trouver ce qu'avait eu finalement JL. Ils le réveillèrent donc et son frère me décrivit son état : paralysé dans une chaise roulante, dans l'incapacité de parler, comprenant tout.

Plus tard, je reçus un sms de la part du frère m'annonçant l'enterrement de JL où je ne pus me rendre.

Paix à ton âme Garçon Solide.